goût pour les savantes ordonnances; Hobbéma, penseur recueilli, calme, austère; Wynants qui dirigea Wouvermann et van de Veldeg; Everdingen, Moucheron, Waterloo, Asselyn, Pinacker, van der Heyden, ah! les peintres sincères! ils exprimaient les beautés de la campagne sans trop se tourmenter l'esprit pour leur trouver des agréments qui les rendissent plus parfaites!

Cependant, des paysagistes modernes de notre école, M. Théodore Rousseau est l'un de ceux qui ont le mieux rencontré les notes exactes de l'harmonie champêtre. C'est aussi l'un des plus habiles, l'un des plus résolus, des plus convaincus surtout. Sans doute, à présent que son renom est nettement établi, il semble un peu trop entré dans le repos. J'entends que beaucoup de ses tableaux de l'heure actuelle sont loin d'égaler ceux qu'il exécutait, lorsque, peintre hardi et novateur, contesté par le plus grand nombre, il avait tant de peine à forcer les portes du Salon. Néanmoins ses œuvres arrêtent toujours le public; alors même qu'elles ne déterminent guère de sensations favorables, elles surprennent par le cachet d'initiative qui s'y trouve empreint, par un souffle personnel, puissant et nouveau qui n'est point dans le bagage de tout le monde. Voilà un pré, un ruisseau, une rivière, un terrain plat ou montueux, des genêts en fleur dans la lande déserte, un ciel uni ou chargé de nuages qui vont se fondre en averses, des arbres rebroussés par la tempête, des herbes moirées ou couchées par le vent. Eh bien, si l'artiste fixe ces choses sur la toile, c'est apparemment telles qu'il les voit, mais avec un accent, un caractère, témoignages de la supériorité de son esprit, qui en doublent pour nous l'expression. Peintre naïf, non, il ne l'est pas, il ne l'a jamais été. Mais dans un motif simple, ou même banal et rebattu, il sait trouver un effet particulier dont la représentation frappe et subjugue, parce qu'il rappelle le souvenir d'un effet dont la réalité ne nous a peut-être fourni qu'une seule fois l'image. En un mot, M. Rousseau a souvent aujourd'hui des défaillances qu'il serait difficile de nier. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : un homme fortement trempé peut seul commettre de pareilles erreurs, en se fourvoyant; l'artiste garde encore une autorité qui proclame assez l'énergie et les ressources de son intelligence.

Quoi qu'il en soit parmi les tableaux exposés au Champ de Mars par M. Rousseau, plusieurs sont des plus remarquables de l'artiste. Je ne dis pas cela pour le *Soir après la pluie* (n° 547 du catalogue), noire pochade exécutée d'une brosse lourde et pâteuse; ni pour le *Coup de Soleil par un temps orageux* (n° 546), dont l'effet a de la sécheresse, dont le travail embarrassé dénote quelque fatigue; ni pour la *Rive d'un étang* non plus. L'*Automne* n'est pas davantage celle des œuvres de M. Rousseau que je préfère : les arbres qui surgissent, militairement alignés, du terrain fenestré de flaques d'eau découpent leurs silhouettes brunes et fantasques sur un fond aigrement clair; le feuillage en est plat, le coloris pesant et la partie du sol que couvre une ombre opaque est loin, à mon avis, d'avoir toute l'étendue désirable.

En revanche, le cadre intitulé *Gorges d'Apremont* est un fort beau morceau de peinture. Le ton roussi des herbes, le vert des arbres, le gris violacé des roches offrent un ensemble tout à fait harmonieux; et dans le ciel fin et léger flottent des nuages d'une grande justesse de forme, d'une singulière exactitude de couleur. Je citerai, comme une autre pièce rare et charmante, la *Métairie sur les bords de l'Oise*. Le motif est joli, intéressant, bien que peu accidenté. La toile que le peintre désigne ainsi : Les *Bords de la Bouzanne*, a plus d'attraits encore. Ciel superbe de composition, admirable de légèreté, de finesse et de profondeur; rivière limpide et engageante, chaumière qu'ombragent des frênes et des aunes pleins de doux frissons, herbe verte, température agréable, harmonie tranquille, voilà ce qu'il y a dans cette peinture d'une sérénité pénétrante, d'une exquise vérité. Ah! qu'on aimerait à parcourir un tel site et à s'y égarer un jour du milieu de l'été, non pour y promener une pensée chagrine, mais pour aller, le cœur en paix, le pied allègre, jouir de la vivifiante paix des champs! Œuvre parfaite celle-là, sans reproches pour ainsi dire. Elle doit réunir tous les suffrages; elle peut défier toutes les objections.

Il me reste à parler du *Chêne de Roche* dont nous publions une gravure en même temps que cet article. C'est une bizarre composition que celle de ce *Chêne de Roche*. Le tronc sort noueux et tourmenté de masses d'épines et de blocs de grès, et les racines étendent de tous côtés leurs anneaux de serpent; les branches se tordent et grimacent; le feuillage luxuriant remplit toute la partie supérieure de la toile, dont le bas est abondamment garni d'herbes et de ronces épaisses. Or, les blocs de grès moisis et couverts de mousse et de lichens, la végétation, le tronc, les branches, les racines, les feuilles, tout est d'un vert acide, criard, irritant, brutal, mais d'une intensité extraordinaire, d'une hardiesse étonnante. Quant à l'exécution, à ce qu'il me semble, elle est trop uniformément détaillée, le peintre ayant procédé par touches égales, quasi symétriques. On dirait une tapisserie au petit point.

Eh! qu'importe! par son caractère mâle, par la magie de son expression, sa robuste originalité qui saute à tous les yeux, l'œuvre se tient au-dessus de mesquines critiques de métier. Assurément, quoiqu'on y trouve à reprendre, ce *Chêne de Roche* est digne d'applaudissements unanimes. Je dirai mieux : on peut le classer au nombre des meilleurs tableaux d'un peintre qui en a beaucoup signé d'excellents et que l'histoire de l'art mettra au rang des personnalités les plus saillantes, les plus courageuses, et les plus fières de notre moderne école de paysage.

M. FRANÇAIS.

M. Français vise au style; il en atteint souvent l'expression. Ce qu'il repousse de toutes ses forces, c'est l'art déshonorant du petit-bonheur, du dieu-hasard, du lazzi, du couteau à palette. Il ne saurait se contenter du premier buisson venu : il choisit, il épure, il élague, il ébranche; de sorte que ne s'appliquant point à faire une copie bourgeoisement textuelle de la nature, il nous donne quelque chose de mieux qu'une photographie, qu'un portrait ressemblant. Voyez ses prés et ses futaies, tout a pris, sous son pinceau, un air particulier de distinction et de grâce. Dessinant avec une scrupuleuse correction, il n'est jamais embarrassé pour planter un arbre en terre, et il le garnit de ses grosses et moyennes branches en homme qui connaît sur le bout du doigt l'anatomie du châtaigner ou de l'ormeau, du platane ou du frêne. Les lois qui régissent la basse végétation lui sont également familières. Aussi, dans ses toiles, comme les ronces se cramponnent au sol ou s'enlacent entre elles, comme les herbes se joignent drues et hérissées, ou molles et languissantes! L'artiste voit la campagne d'une couleur gaie plutôt que puissante, fraîche plutôt qu'ardente, tendre plutôt que robuste, tranquille plutôt que tourmentée. Il aime les effets clairs et pleins d'allégresse, le ciel d'un bleu fin dans lequel s'égarent quelques nuages légers et blancs, la ligne ondulée de l'horizon se perdant en gris d'opale dans la vapeur du lointain et la rivière sans rides à la surface renvoyant au dehors, comme un miroir, les rayons argentés du soleil.

M. Français est en outre fort habile à peindre la campagne quand le soir poudre d'or les collines du fond et que le soleil perce de lames embrasées le feuillage des grands arbres. Mais s'il comprend à merveille les poésies de l'heure charmante du soir, le mystérieux et suave émoi d'une nuit calme et sereine ne lui échappe pas non plus et trouve en lui un interprète au courant du beau langage, épris des nobles formules. Sa peinture est trop, peut-être, de la peinture de gens du monde. Soit. J'aimerais mieux, en effet, qu'elle montrât moins d'apprêt et plus d'abandon, une couleur moins délicate et plus accentuée, une exécution moins soucieuse des petits détails, et davantage des plans larges et soutenus. J'en crois le style un peu maigre, l'éloquence ingénieuse, aimable plutôt que profonde; cependant elle a le goût de la distinction, et, avec ses allures grêles mais toujours élégantes, avec son horreur des façons grossières, sa répugnance pour les disgrâces de la nature, elle fait bonne guerre aux extravagances qui trouvent tant d'écrivains pour les glorifier et les recommander à l'admiration de la foule; elle retient l'attention

du public et contribue à mettre en relief ce qu'a de révoltant la doctrine qui veut que l'art soit exclusivement l'imitation de ce qui est commun, bête, laid et trivial. Or, ces services ne sont point des services ordinaires, dont il faille faire bon marché. Certes, ils méritaient d'être récompensés comme ils l'ont été, par leur succès même.

M. Français a exposé quatre cadres aux galeries du Champ de Mars : *Effet d'hiver dans la vallée de Munster, un Bois sacré*, les *Nouvelles fouilles de Pompéi*, et *Orphée*. Je vais les passer rapidement en revue.

Le tableau des *Fouilles de Pompéi* est fort intéressant, et l'on aime pénétrer dans cette toile travaillée avec une louable persévérance. Qui en douterait? tout cela est exact : ces atriums à demi découverts, ces salles polychromes en partie déblayées, ces colonnes, ces palmes, ces rinceaux, ces femmes dansant sur les murs enduits de rouge, tous ces vestiges, enfin, d'une civilisation éteinte. Quelle agréable saveur d'antiquité se dégage de ces déblais! Rempli des qualités habituelles au peintre, ce tableau eût pourtant gagné à un supplément de solidité sur les devants de la toile; quant au second plan et aux fonds, ils sont supérieurement réussis dans leur couleur paisible.

Voulant montrer à quel point il sait détailler un épais feuillage, une riche frondaison, M. Français a peint le *Bois sacré*. Seulement il y a mis une conscience qui a dégénéré en sécheresse, il s'y est pris d'une brosse trop précieuse, trop exacte. Et puis le caractère grisâtre et métallique du coloris gâte encore cette toile qui n'a point rapporté à l'auteur, il doit s'en falloir de beaucoup, la menue monnaie des soins qu'elle lui a coûtés.

Combien je lui préfère l'*Orphée!* Sur le premier plan, le poëte accoté à un laurier, exhale une plainte, hélas! inutile; plus loin se dessine, sur un fond de verdure, le tombeau d'Eurydice, que visite, à la clarté froide et pâle de la lune, un groupe de jeunes filles. Voilà tout. Mais le tableau exerce un grand charme de séduction. C'est l'œuvre d'un homme dont le goût naturel s'est développé autant par la contemplation raisonnée de la nature, que par l'étude laborieuse et suivie des maîtres, car M. Français a beaucoup vu, beaucoup retenu, et chez lui, d'ordinaire, l'esprit prend les devants et non la main. C'est-à-dire qu'il veut ce qu'il fait. D'ailleurs le sujet d'*Orphée*, tel qu'il l'a mis en scène, convenait parfaitement au caractère de son talent. Il se plaît dans les sites arcadiens, dont mieux que personne il comprend l'harmonie, et dans ce genre, l'image la plus complète qu'il ait peinte, est probablement celle dont je viens de parler.

Dans un autre ordre d'idées, la *Vallée de Munster* est aussi l'un des bons cadres de l'artiste. Composition habilement nouée et construite, effet juste et franc, dessin châtié de près, couleur bien observée, tout s'y trouve. Oui, rien n'est plus agréable que cette œuvre qu'on dirait venue sans effort, peinte facilement, dans laquelle l'artiste semble avoir mis la fleur de son goût, de sa grâce, de son esprit, et dont notre gravure, qu'on me permette de le dire, donne une idée vraiment satisfaisante.

OLIVIER MERSON.

VI

Les Draps.

La Commission impériale avait primitivement fixé à cent le nombre des médailles d'or, c'était trop peu; elle en porta ensuite le nombre à neuf cents, ce n'était pas assez : mais au risque de se voir accusée tout d'abord d'imprévoyance et d'encourir plus tard un blâme plus grave, elle se cramponna obstinément à ce dernier chiffre, en se réservant même la faculté de n'y pas atteindre dans la sévère distribution de ses grâces.

Elle avait compté sur un maximum de trente mille exposants. A sa très-grande surprise, dans le mois qui suivit l'ouverture des listes d'admission, ce nombre fut dépassé, et le flot des demandes montant, montant toujours, marqua bientôt quarante-trois mille à l'échelle du pont d'Iéna. Par grand bonheur, il s'arrêta là, et le niveau s'établit.

Mais neuf cents médailles d'or pour un pareil nombre d'exposants, qu'est-ce? Un peu moins de vingt et une médailles pour mille ou un peu plus de deux pour cent; chétive rémunération, couronnement plus que mesquin, il faut bien le dire, pour un concours auquel avait été conviée et où s'était empressée de se faire inscrire l'élite du monde industriel tout entier.

En face du chiffre arrêté par la Commission impériale, le jury des récompenses s'effraya; la tâche qu'il avait à remplir lui parut non pas difficile, mais tout à fait impossible. Quel compte en effet lui serait-il permis de tenir des rapports et des conclusions des comités d'examen? Si favorables et si impérieusement formels qu'ils fussent, il n'en pourrait faire la base ni surtout la règle de ses résolutions; autrement les neuf cents médailles d'or se trouveraient épuisées avant qu'il fût arrivé au tiers de son travail.

Pour sortir d'embarras, quel moyen imaginer? Bien convaincu qu'il ne pouvait contenter tout le monde, le jury tenait cependant à ne mécontenter personne; il faut avouer que pour y parvenir, il fit de son mieux, et, disons-le, il crut même, dans un moment de douce illusion, y avoir réussi.

Au moyen d'un biais qui lui sembla ingénieux, là où les groupes étaient très-importants, il prit le parti d'englober les individus dans les masses et de les subordonner aux catégories. C'était, en effet, un moyen de faire économie de ses médailles d'or, et de n'en décerner qu'une seule par chacun des groupes industriels qui représentaient les individualités les plus nombreuses et les plus notables.

On appelle cela attacher la croix au drapeau; soit, mais reste à savoir si cela n'a pas été une façon de blesser la dignité des chefs, en ne flattant que très-médiocrement l'amour-propre des soldats. C'est notre avis.

Après un incontestable succès industriel, ce mode de rémunération ne pouvait être que mal accueilli des plus méritants, les seuls qui fussent directement atteints par la parcimonieuse mesure, car un modeste fabricant, que l'obscurité de son entourage pouvait mettre accidentellement en lumière, avait toute chance d'être mieux et plus honorablement traité. Et c'est là ce qui est arrivé.

Toutes les grandes collectivités industrielles, les chefs des nombreuses usines de produits similaires, des riches maisons de confection, des ateliers de châles, de soieries, de fleurs, enfin les mille essaims dont Paris, Lyon, Rouen, Mulhouse, Elbeuf, Louviers et tant d'autres villes sont les ruches fécondes, ont été considérés comme des touts indivisibles, dont les parties se sont effacées et ont disparu dans l'ensemble.

Ainsi, en ne citant ici que trois contrées manufacturières, il nous sera facile de démontrer à quel point nos plus florissantes industries ont été profondément atteintes dans leur dignité, par la mesure de la Commission impériale.

Procédons par ordre.

Voici Elbeuf, une vaste usine drapière : là, tout individu est fabricant : au centre, dans les moindres coins et recoins de la ville, à tous les étages des faubourgs, hommes, femmes, enfants, vieillards, nettoient, cardent, filent, teignent, apprêtent, tissent les laines de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et d'Australie. On n'y fait pas sérieusement autre chose.

Elbeuf, à lui seul, a mis en ligne cinquante exposants, pas moins, auxquels se sont ralliés, par surcroît, vingt-sept des fabricants les plus renommés de Louviers. En tout soixante-dix-sept, chiffre des plus respectables. Eh bien, pour cet énorme groupe, combien de médailles d'or? Disons-le tout de suite : une, une seule!!

Maintenant voici Sedan. — Chacun sait le rang que tiennent ses fabriques dans le monde industriel. — Cette riche cité dont la Prusse et l'Angleterre s'efforcent vainement d'égaler les produits, s'est fait représenter au Champ de Mars, par dix fabricants, pris parmi plus de cent chefs de métier, tous passés maîtres dans une industrie qu'ils ont élevée au plus haut degré de perfection.

Pour ces dix producteurs de premier ordre il était difficile de faire moins et impossible, nous le reconnaissons, de faire plus que pour